



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de TROUBAT (Jules), « Avant-propos »,
Œuvres choisies, PIRON (Alexis), p. I-IV

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2460-1.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2460-1.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

Alexis Piron naquit le 9 juillet 1689, à Dijon, où son père Aimé Piron exerçait la profession d'apothicaire. Aimé Piron était aussi poète. Il est l'auteur de quelques poésies latines, de quelques poésies françaises et d'une quantité de pièces gaies ou satiriques en patois bourguignon. Son fils a dit de lui qu'il avait de la rondeur, de la bonhomie et qu'il célébrait en vers populaires les fêtes auxquelles donnaient lieu les princes de la maison de Condé, gouverneurs de Bourgogne, mais aussi qu'il savait s'inspirer « des souffrances du pauvre peuple », dont il prit la défense « contre la rigueur des impôts et les excès des maltôtiers ». Aimé Piron était fertile en bons mots; il avait la répartie prompte et vive. Son fils eut, à un degré plus éminent encore, les mêmes qualités.

Alexis Piron, ses études achevées, refusa de devenir prêtre; ayant alors à choisir entre la médecine et le droit, il opta pour le droit et se fit avocat. Il le resta peu de temps, et jusqu'à l'âge de trente ans il ne fit pas grand'chose, si ce n'est de rimer quelques pièces de vers parmi lesquelles sa fameuse

Ode à *Priape dont, toute sa vie, le souvenir lui a été funeste. Très spirituel, très mordant, toujours en verve, il était, ainsi que Grimm le dira plus tard, « une machine à saillies » et Voltaire lui-même redoutait la causticité de son esprit. Pour l'instant, il s'en prenait surtout à ses voisins, les Beaunois, contre lesquels il lança quelques traits demeurés célèbres.*

En 1718, il vint à Paris, peu fourni d'argent, car sa famille, dont il n'était pas le seul enfant, avait eu des revers de fortune, mais plein d'entrain et d'espérance. Il trouva un modeste emploi de copiste chez le chevalier de Belle-Isle ; il fut reçu chez la marquise de Mimeure où il se fit quelques relations ; il fréquenta le café Procope, où il rencontra quelques écrivains célèbres, Diderot et Le Sage entre autres, et où il ne tarda point à briller.

*Il commença bientôt d'écrire et, pour son début, il composa des pièces qui furent jouées sur le théâtre de la Foire ; puis il s'éleva jusqu'à la Comédie-Française, où il fit représenter quelques tragédies et quelques comédies, dont la *Métromanie*, qui lui fut inspirée par la supercherie littéraire de *Desforges-Maillard*, est la meilleure et la plus fameuse.*

En dehors de son théâtre, il a surtout composé des contes, en général un peu longs, dans lesquels sa verve ne garde pas toujours sa pétulance prime-

sautière et des épigrammes, genre où il a excellé. Il s'en est surtout pris à deux critiques : Fréron, contre qui il a fait, sous le titre de la Fréronnade, une suite de trente-quatre épigrammes, et l'abbé Desfontaines, à qui il promit une fois de lui en apporter une tous les matins, pendant cinquante jours, et à qui il tint parole.

Il eut des malheurs domestiques : il avait épousé M^{lle} de Bar, femme de chambre de M^{me} de Mirmeur et qui avait une rente viagère de deux mille livres, mais elle devint folle et bientôt elle mourut ; Piron se fut trouvé sans ressources s'il n'eut reçu d'un anonyme un contrat de rente, viagère aussi, non pas de deux mille livres, mais seulement de six cents, ce qui était encore appréciable et lui fut d'un grand secours.

Il se présenta à l'Académie française deux fois, mais sans succès. La première fois, en 1750, il retira lui-même sa candidature avant l'élection ; la deuxième fois, en 1753, il fut écarté par un veto de Louis XV ; ce veto était, disait-on, le résultat d'une manœuvre de Boyer, évêque de Mirepoix, et l'une des conséquences de la trop scandaleuse et déjà bien ancienne Ode à Priape. Mais l'Académie obtint de M^{me} de Pompadour, pour le poète, une pension de deux mille livres. Piron vécut donc sans être rien, comme il le dit dans son épitaphe, « pas même académicien ». Mais ni les déceptions ni les

chagrins ne purent altérer sa gaieté naturelle. Il mourut, âgé de quatre-vingt-trois ans, le 21 janvier 1773.

Nous avons réuni dans ce recueil ce que nous estimons le meilleur de son œuvre : sa comédie de La Métromanie et de nombreux poèmes de genres divers : épîtres, odes, contes, autres poésies, chansons, et la fleur de ses vives, ingénieuses et savoureuses épigrammes.

Sainte-Beuve disait que l'on ferait des œuvres poétiques de Piron une anthologie « qui serait très courte mais exquise ». Peut-être celle que nous avons formée est-elle plus abondante qu'il ne l'eût faite lui-même. Telle qu'elle est, elle présente, croyons-nous, une image exacte du talent de ce poète dont Sainte-Beuve, — pour le citer encore, — écrivait : « Son nom ne révèle rien sans doute de bien délicat ni de bien pur, mais il exprime au plus haut degré la vivacité, la verve, le piquant, le nerf et la gaillardise » ; c'est-à-dire qu'il est dans l'une des veines les plus fertiles de la tradition littéraire française. Les textes agréables que nous avons réunis sont accompagnés de notes de M. Jules Troubat.

G. F.